

DOCUMENT

AVEC OUFKIR J'AI ESSAYÉ DE TUER LE ROI HASSAN

Un an après le
mitrillage de l'avion
royal, l'adjoint d'Oufkir, réfugié
en Suède, livre les secrets
de leurs complots.

J'enregistre l'appel que nous diffuserons à la radio
dès que le complot aura réussi :

« Au nom du peuple, au nom de Dieu, le tyran a été
passé par les armes... »

Oufkir, qui avait déposé dans le coffre de l'état-major la
mitraillette avec laquelle il devait abattre le roi, me télépho-

« C'est raté, il ne vient pas... »

● Dans un pays où le verbe est roi, le lieutenant Ahmed Rami était plus secret qu'un sépulcre. On l'appelait « Zizoun », le muet. Il ne parlait à personne et il avait même été éliminé du Deuxième Bureau de l'Etat-major à cause de son mutisme vis-à-vis de ses chefs ! C'est pourquoi Oufkir l'avait distingué. Promu aide de camp et précepteur du fils aîné du Connétable, il était très vite devenu l'unique confident du tout-puissant berbère qu'il suivait partout comme un loup maigre et silencieux.

Personne ne savait ce qu'il était devenu après l'échec et la mort d'Oufkir. Après un an de clandestinité dans ses montagnes natales, ce Ravailac manqué a gagné le paradis de la démocratie dont il rêvait pour son pays : la Suède. Paul Ribeaud a été le premier journaliste à recueillir son récit.

Le 10 juillet, jour du coup d'Etat de Skhirat, je me trouvais dans ma chambre au camp Moulay Ismaïl, à Rabat, quand l'officier de permanence surgit, affolé, hurlant que l'état d'alerte était proclamé. J'enfilai à la hâte ma tenue de combat et rassemblai



Rami :

réfugié en Suède.

choisi cet itinéraire, je me serais joint aux soldats révoltés et, grâce au renfort de mes dix-sept chars, le coup manqué de Skhirat aurait pu se transformer en victoire.

Labourant les vertes pelouses du golf, la colonne de chars parvint devant le palais. Près de la porte principale, un groupe d'hommes s'agitait : le roi en compagnie d'Oufkir et des généraux Bachir et Driss. L'arrivée des dix-sept chars n'était visible-

mes hommes. Il était 15 heures. Je fis enfoncer la porte du dépôt de munitions afin d'armer mes dix-sept chars.

Au moment de quitter le camp, j'aperçus le lieutenant - colonel Saad, chef d'Etat-Major de la Brigade blindée. Il me cria : « Le palais royal est attaqué par des civils armés de roquettes et de mortiers. Fonce vers le palais et tire sur tout ce qui est armé. »

Résolu en fait à ne pas obéir aux ordres et à prêter main-forte aux mutins, je décide de foncer par la route côtière. En prenant cette décision malheureuse, je sauvais le roi. Tandis que ma colonne de blindés progressait le long de l'océan, les camions du lieutenant-colonel Ababou filaient sur Rabat par la route principale. Si j'avais



ment pas attendue. Je m'approche du groupe. « D'où venez-vous, lieutenant ? », me demande Hassan II. « Du camp Moulay Ismaïl, Sire », et j'ajoute : « Où est donc le général Gharbaoui ? », curieux de savoir ce qu'était devenu le commandant de la Brigade blindée.

— Il est blessé, intervient Oufkir. Que se passe-t-il à Rabat ?

J'avoue mon ignorance et apprends alors que le colonel Ababou, mon ancien chef, et le général Medbouh, à qui je devais d'être devenu officier, avaient attaqué le palais à la tête des cadets, mes anciens compagnons. Le roi me demande de me mettre à la disposition d'Oufkir qui grimpe aussitôt dans mon char pour rejoindre Rabat.

Dans la tourelle de mon blindé qui roulait vers Rabat, j'étais maintenant près de l'éminence grise du palais, l'homme que je détestais le plus au monde, après Hassan II. Oufkir nous quitta à Rabat...

La semaine suivante, après les exécutions des rebelles, le P.c. de la brigade m'avertit qu'Oufkir m'attendait chez lui. Je me dirigeai à demi rassuré vers la villa de celui que je considérais comme l'assassin de Ben Barka, mon maître à penser.

En civil, le regard caché derrière ses fameuses lunettes fumées, Oufkir m'a reçu amicalement en me félicitant de mon sang-froid pendant la journée du 10 juillet. Puis il m'a questionné sur mon enfance et ma carrière militaire, me présentant ensuite à ses enfants et à son lionceau « Skhirat ».

Une fois seul, il m'a interrogé longuement sur l'état d'esprit de mes camarades. Mais, pour gagner du temps, je lui proposai de remettre, dans les trois jours, un rapport sur ce sujet.

Oufkir usa de tout son charme pour me séduire : « Le Maroc entre dans une période difficile. Si le roi n'entreprend pas de profondes réformes, je crains que l'armée ne prépare d'autres révoltes. »

Nous étions entre berbères et, malgré la mauvaise réputation de mon hôte, j'ai cessé progressivement de me méfier de lui. « Nombre de généraux et de ministres sont corrompus, continuait-il. Une véritable pourriture s'est installée autour du roi et dans les états-majors. » Je citai alors le nom d'un colonel, célèbre pour « croûter » l'argent de l'intendance. « C'est un voyou à éliminer aussi », ajouta Oufkir.

Je le quittai, plus que jamais décidé à m'allier avec le diable en personne pour renverser le potentat. Skhirat avait transformé Oufkir, mais je l'ignorais encore.

Quatre jours plus tard, j'étais de retour dans la résidence de mon nouvel allié, porteur d'un rapport incendiaire de 30 pages, où je dénonçais la corruption des officiers, l'avancement dû au favoritisme et au bakchich. Après l'avoir lu attentivement, Oufkir enferma le rapport dans le coffre-fort dissimulé dans un mur du salon.

Après le dîner, le Général se mit à raconter des histoires dénonçant la servilité des ministres et le despotisme de Hassan. Il fumait cigarette sur cigarette.

— A un récent conseil des ministres, Snoussi, le ministre à la peau si noire, avait répondu à une remarque du roi : « Je suis votre esclave. » Furieux, Hassan avait bondi : « Il ne suffit pas de le dire, il faut l'être : c'est ainsi que ma dynastie a toujours considéré ses serviteurs. »

Au dessert, Oufkir m'a demandé d'être son aide de camp et aussi le magister d'un de ses fils. J'acceptai à condition de conser-



Rami : l'officier et l'opposant secret.

ver le commandement de mon unité de blindés. Ce qu'il m'accorda. Il m'installa chez lui et je devins son confident.

Ministres et généraux se succédaient à la table de celui que tous appelaient « le Général », mais le redoutable Dlimi, devenu directeur de la Sûreté, ne vint jamais.

Oufkir avait l'habitude de me faire ses confidences les plus importantes en voiture.

— Nous devons nous débarrasser de la monarchie, Hassan a conservé toutes les traditions d'une dynastie qui a conduit le Maroc au désastre du début du XX^e siècle. En ce moment, au lieu de s'occuper des af-

fares, il se trouve à Fez avec ses putains. Le Général, qui parlait assez mal l'arabe, s'exprimait en français, langue que n'entendait pas le garde du corps qui pilotait la puissante B.m.w.

Ses confidences me bouleversèrent. Sans dissimuler mon émotion, je balbutiai : « Vous m'avez fait beaucoup d'honneur en me faisant confiance. Je ne vous décevrai jamais. Je suis prêt à exécuter le roi. » « Non. Je vais m'en charger moi-même, car je ne veux laisser à personne d'autre l'honneur d'exécuter le tyran de mon pays. »

Trois mois après Skhirat, le Général m'expliqua son plan au cours d'une nouvelle promenade en voiture.

— Hassan vient pratiquement tous les jeudis à l'état-major, y présider la réunion des chefs de corps. Un coffre-fort est scellé dans un mur de la salle de conférence. J'y enfermerai un pistolet mitrailleur. Dès l'arrivée de Hassan, je lui tire dessus.

Tout en parlant, il griffonnait le plan de la salle, l'emplacement du coffre-fort, indiquant par des croix les places occupées par les chefs de corps et les chefs de bureau des états-majors.

— Après avoir exécuté Hassan, j'annoncerai aux officiers que j'ai agi au nom du peuple. Puis je passerai la bande magnétique où tu vas enregistrer un communiqué. Je téléphonerai ensuite à Driss, le ministre des P.t.t., pour lui demander de se mettre à ma disposition, puis au prince Moulay Abdallah, que je ferai venir à l'état-major, sous un prétexte quelconque, pour l'arrêter. Enfin, je convoquerai tous les commandants d'unité. Toi, tu attends dans le bureau voisin et je t'envoie chercher : tu files aussitôt à la radio avec la bande enregistrée.

Le lendemain, j'enregistrai donc en arabe une déclaration que le Général avait lue et approuvée après en avoir modifié certains termes. Il m'avait demandé d'insister sur le mot Révolution et sur « l'armée au service du peuple »...

« République arabe marocaine,

» Liberté - Socialisme - Unité.

» Au nom du peuple, au nom de Dieu, au nom de la justice et du droit, au nom de tous nos martyrs, au nom de la volonté du peuple de choisir le régime qui lui convient et de déterminer sa destinée, nous proclamons la République, l'abolition de la monarchie et nous annonçons que le tyran, le dictateur... (j'avais ajouté le « fou », mais Oufkir supprima ce qualificatif) Hassan II a été passé par les armes par le Conseil provisoire de la Révolution

qui va gérer les affaires du pays jusqu'à l'élection du Conseil de la Révolution.

» L'armée a désarmé le roi pour armer la volonté populaire. L'avant-garde, qui a déclenché la révolution n'a pas de baguette magique pour réaliser les aspirations populaires. Nous avons éliminé le roi mais c'est au peuple de mettre fin à la domination et à l'exploitation des petits rois qui pullulent dans ce pays. Nous avons agi en tant que citoyens et non en tant que militaires. Nous dirigerons désormais nos baïonnettes contre la tyrannie et non contre le peuple. »

Tout était prêt. Le premier mercredi de novembre, Oufkir avait déposé dans le coffre de l'état-major la mitraillette et le magnétophone. Le lendemain, nous sommes entrés en D.s. dans la cour de l'état-major, salués par la garde. J'étais fébrile et angoissé, mais le calme d'Oufkir m'en imposait. Il me serra la main et pénétra dans la salle de conférences de son pas élastique.

Enfermé dans un bureau voisin, j'ai attendu une demi-heure ou une heure, je ne sais plus. Puis la porte s'est enfin ouverte et le Général s'est approché de moi : « C'est raté. Le roi vient de me téléphoner pour me dire qu'il ne viendrait pas... »

Pendant six jours interminables, j'ai attendu le jeudi suivant. Mais, là encore, le roi fit faux-bond : les conférences auraient lieu désormais au palais.

— Exécutons-le là-bas, dis-je.

— C'est trop risqué, répondit Oufkir. Il faut trouver autre chose.

La fin de l'année approchait quand Oufkir demanda au roi de visiter la caserne de la Brigade légère de sécurité. Hassan déjoua le piège et ne vint pas.

Une autre fois, nous l'attendîmes en vain à la caserne Moulay Ismaïl, à l'époque de la fête du mouton. Ce fut encore un rendez-vous manqué...

Même scénario en mars : Hassan devait assister à une conférence au mess des officiers de l'état-major. Dans la salle de conférence qui est aussi une salle de projection, Oufkir avait dissimulé sa mitraillette. De plus en plus méfiant, le roi se décommanda au dernier moment.

Peu après, Oufkir échappa de justesse à un accident d'hélicoptère, à Agadir : « Hassan a fait saboter l'appareil », m'assura-t-il.

J'ai donc proposé à Oufkir de tenter le coup le 10 juillet, jour de l'anniversaire de Hassan. Un an après la tuerie de 1971, le cérémonial du Palais d'Été déroulerait les mêmes fastes pour les mêmes invités. Le Gé-

néral repoussa mon projet. Mais il assista quand même à une réception appelée : « La Nuit des femmes ». A son retour, il m'a raconté comment le roi gaspillait son temps et son argent avec des courtisans.

En août, Hassan devait partir en France. Il fallait tenter quelque chose lors de son retour et je proposai de faire occuper l'aéroport de Salé par des hommes sûrs pour abattre le roi à sa descente d'avion. Mais Oufkir avait décidé de faire descendre le Boeing par des chasseurs à réaction F 5. Je devais prendre place dans un des appareils pour participer au mitraillage.

Le 11 août 1972, il rencontrait à Casa le lieutenant-colonel Amokrane et lui demandait de mitrailler le Boeing royal. La veille du retour de Hassan, Amokrane, qui était gravement malade, nous avertit qu'il ne



Hommage d'Oufkir au prince et au roi qu'il trahit.

pourrait pas piloter et nous proposa d'alerter Kouera, son homme de confiance.

Le 16 août, le général me réveilla à 3 heures du matin. « Tout est prêt, nous sommes dans la main de Dieu. » Et il m'a fait passer une dernière fois l'enregistrement préparé pour notre première tentative.

Cette nuit-là, il ne s'est pas couché : il se rendit ensuite à Temara pour un rendez-vous mystérieux et revint vers 11 heures : « Trois chasseurs F 5 vont attaquer l'avion dès qu'il survolera le sol marocain et, cette fois, il n'en réchappera pas », me dit-il, pendant notre dernier déjeuner en tête à tête.

A 16 heures, il téléphona au colonel Hatimi, commandant la Brigade blindée, et lui demanda de se rendre à l'aéroport. Je l'ai quitté peu après pour rejoindre le camp Moulay Ismaïl : « Attends-moi là-bas, je te contacterai. »

A 16 h 30, Oufkir ordonna à la Brigade blindée de se mettre en état d'alerte. A 17 heures, mes dix-sept chars étaient armés. Quelques instants plus tard, le Général entra dans la cour de la caserne à bord d'une 403 conduite par un commandant de marine. Trente minutes plus tôt, Oufkir avait entendu, à la tour de contrôle, un message-radio du Boeing: « Ne tirez plus, le roi est mortellement blessé. »

Il s'entretint au P.c. avec trois officiers de la Brigade blindée. On l'appela au téléphone « de la part du roi ». Je ne saurais jamais ce que le roi lui a dit car je ne devais jamais le revoir vivant. Oufkir quitta aussitôt le camp à bord d'une R 16, conduite par un capitaine.

L'opération avait échoué, je l'ai su plus tard, par la faute du commandant Kouera qui avait armé les mitrailleuses des trois chasseurs avec des balles d'entraînement au lieu d'utiliser des balles explosives. Il s'était trompé de caisses de munitions !

Au lever du jour, j'ai quitté le camp pour aller chez Oufkir. J'ai arrêté ma voiture derrière la villa et, mon revolver sous mon blouson, je me suis approché d'un soldat en tenue de combat qui montait la garde :

— Le général est-il rentré ?

— Quel général ?

— Oufkir, bien sûr !

— Il est mort. Entre, tu pourras le voir.

Le frère d'Oufkir m'a conduit au salon où reposait le corps de mon chef, dissimulé sous une couverture. Je l'ai soulevé et j'ai examiné le cadavre percé de balles. La poitrine et le ventre étaient transpercés, et une partie du visage emportée. Les balles avaient été tirées par derrière.

Le porte-documents, si compromettant pour moi, était introuvable. Il fallait fuir !

Pendant deux mois et demi, j'ai erré ici et là, dormant n'importe où. Après avoir vécu un mois dans un camp de hippies près de Mogador, je me suis enfoncé dans le Moyen-Atlas où j'ai partagé la vie d'un camp de transhumance parmi les moutons et les chèvres. Pendant huit mois, j'ai gardé les troupeaux.

Fin juillet, j'ai pu embarquer sur un bateau de pêcheur. Un mois plus tard, je débarquais en Suède...

Propos recueillis par
PAUL RIBEAUD ■